

# De l'amélioration de l'Homme mauvais



Eberhard Wolff

Améliorer génétiquement l'être humain afin qu'il ne puisse plus déclencher la «menace d'une catastrophe climatique» – par exemple en lui ôtant son «insatiable faim de viande» par le biais d'une mutation de l'ADN? Je ressens le besoin de réfléchir encore quelque peu aux articles critiques du numéro 24 portant sur ce «jeu intellectuel» [1, 2], et notamment au «Et encore...» de notre collègue Christina Aus der Au.

Utiliser la biologie pour empêcher l'être humain d'être «mauvais»? Cela me fait immédiatement penser à *Orange mécanique*, film de Stanley Kubrick sorti en 1971. A la façon dont on désapprend la violence à Alex, criminel notoire, en le conditionnant, par une consommation imposée de films violents et d'émétiques, à avoir la nausée dès qu'il assiste à une scène de violence. C'est au plus tard depuis la dystopie cinématographique de Kubrick qu'il est devenu clair que dans un tel domaine, la fin ne justifie pas toujours les moyens. C'est là aussi – en substance – le crédo de notre collègue Aus der Au.

Mais allons un peu plus loin et considérons cette fois non les moyens, mais la fin. Dans le cas du personnage d'Alex, les choses sont encore simples: nous trouvons tous abominable et digne d'être combattu le fait de frapper de vieux SDF démunis et de violer des femmes de la haute société. Et c'est au mieux à la fureur post-soixante-huitarde de Kubrick que l'on doit d'avoir stylisé la malveillance en acte de rébellion contre un Etat total.

Alors, utiliser la biologie pour empêcher l'être humain d'être mauvais? Ça me rappelle ce refrain d'une chanson pour enfants de Joana Feroh: «*Jetzt lönd mir euses Mami impfe; impfe, impfe gäge's Schimpfe*». Vacciner les parents pour qu'ils ne se fâchent plus est un vieux rêve d'enfant: ah, n'être enfin plus empêché par ses méchants parents de s'épanouir librement!

Mais bien qu'ayant, en père pratiquant, un penchant moderne pour le libre épanouissement des enfants, je ne peux faire autrement qu'en imaginer le revers. Je me figure la Maman, fraîchement vaccinée, victime – comme l'Alex de Kubrick – de nausées dès qu'elle veut s'opposer à la destruction systématique de son logement par ses enfants. Car il n'y a pas que les moyens qui posent problème, mais aussi les fins.

Mais *quid* de la «menace d'une catastrophe climatique»? C'est aujourd'hui pour l'opinion publique la fin par excellence. L'histoire nous apprend que la volonté de nous sauver de menaces définitives ou de nous amener au bonheur ultime, et ce soit en empêchant les êtres humains d'être mauvais, soit

en les rendant bons – y compris à l'aide de moyens biologiques –, est un vieux rêve de l'humanité.

Ce n'est pas un hasard si justement à la fin du siècle dernier, deux grandes expositions (l'une à Sarrebruck, l'autre à Dresde) ont abordé avec le scepticisme qui s'impose les conceptions de l'invention de l'Homme (nouveau) et les «obsessions» de ces «rêves de création» [3, 4]. Le moyen biologique choisi au cours dudit siècle pour empêcher l'être humain d'être mauvais à sa façon avait été l'eugénisme – notamment au moyen de la stérilisation. Mais restons concentrés sur la fin. Celle-ci était alors de faire en sorte que les – mauvais – «inférieurs» cessent de se reproduire afin d'éviter la menace d'une catastrophe humaine: la dégénération.

A peu près au même moment florissait en Union soviétique la peur d'une autre menace de catastrophe humaine: le capitalisme et l'individualisme (ainsi que tout ce que l'on y considérait alors comme mauvais). Ici, la formule magique pour produire l'Homme meilleur n'était pas l'eugénisme – une idée bourgeoise –, mais l'«éducation», que l'on pratiquait entre autres dans de célèbres camps.

Toujours en URSS et environ à la même époque, le biologiste Lyssenko expérimentait son rêve néo-lamarckien: en les «éduquant», faire passer aux céréales leur habitude de mal pousser, afin que leur rendement amélioré s'inscrive dans leurs gènes. Si le néo-lamarckisme avait eu plus de succès et s'était révélé transposable à l'être humain, l'empire soviétique aurait sans doute pu renoncer à ses camps, éviter la menace de la catastrophe humaine et créer avec le pédagogue des gènes le nouvel *homo sovieticus*. Je me permets au passage d'imaginer l'«homme soviétique nouveau» d'alors et son collègue actuel de conception récente, l'«éco-altruiste» [1], échangeant leurs expériences d'«êtres nouveaux» autour d'un verre de tisane.

Certes, ma formule est un peu dure et les comparaisons sont toujours boiteuses. Mais, en me plaçant du point de vue de l'historien, je suis pour ma part sceptique lorsqu'il est question de la menace de catastrophes humaines. Généralement, les scénarios catastrophes ont eux aussi une demi-vie – et inférieure à celle du plutonium. Et si je suis sceptique, c'est surtout parce que de telles «fins» servent parfois entre autres à conférer l'honorabilité nécessaire à des moyens insolites.

Eberhard Wolff\*

\* PD Dr. ès sc. soc. Eberhard Wolff est licencié en sciences culturelles, historien de la médecine et membre de la rédaction Histoire de la médecine du Bulletin des médecins suisses.

- 1 Menuz V, Roduit J. Ingénieries ou Singeries? Bull Méd Suisses. 2012;93(24):929–30.
- 2 Aus der Au C. A chacun ses valeurs. Bull Méd Suisses. 2012;93(24):934.
- 3 van Dülmen R (éditeur): Erfindung des Menschen. Schöpfungsträume und Körperbilder 1500–2000. Wien: Böhlau; 1998.
- 4 Lepp N, Roth M, Vogel K (éditeurs). Der neue Mensch. Obsessionen des 20. Jahrhunderts. Ostfildern: Cantz; 1999.

eberhard wolff[at]saez.ch